Document généré le 25 avr. 2024 02:46

Jeu
Revue de théâtre

« Tête-à-tête »

Solange Lévesque

Numéro 43, 1987

URI : https://id.erudit.org/iderudit/27274ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Lévesque, S. (1987). Compte rendu de [« Tête-à-tête »]. *Jeu*, (43), 167–168.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 1987

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

cellent, et la distribution, merveilleusement équilibrée. Sam Shepard a été bien mieux servi au Quat'Sous qu'il ne l'avait été au Rialto dans *True West* (encore un titre laissé en anglais dans la version française: une manie!), traduit par Robert Toupin et mis en scène par Francis Mankiewicz. Avec *Fool for Love*, on reconnaît mieux le scénariste des films *Paris, Texas* et *Zabriskie Point*.

michel vaïs

«tête-à-tête»

Texte de Ralph Burdman; traduction: Jean-Louis Roux. Mise en scène: Jean-Louis Roux; scénographie: Paul Bussières; éclairages: Michel Beaulieu. Avec Gabriel Gascon et Monique Mercure. Production du Café de la Place, présentée du 5 novembre au 20 décembre 1986.

la cérémonie du privé

Parlant de l'auteur, le texte du programme affirme que «Burdman croit avoir pénétré assez loin dans l'intimité du couple pour nous offrir ce dernier tête-à-tête». Est-ce vraiment parce que Burdman avait réussi ce tour de force que sa pièce est intéressante? Je n'en crois rien. Ses deux personnages sont émouvants dans la mesure où leur parenté avec Sartre et de Beauvoir demeure lointaine et hypothétique. Qu'ont été les deux écrivains dans le privé? Qu'importe! Cela ne nous concerne pas. Si l'on tient à l'imaginer, il est préférable que nos fictions ne rencontrent jamais la vérification qui, en les validant ou en les infirmant, pourrait nous faire croire que le réel est saisissable; or, s'il y a des principes sur lesquels Sartre et de Beauvoir ont insisté, c'est bien ceux de la pluridimensionalité de l'être et la fragilité de l'interprétation de ce que nous appelons le «réel» ou l'Histoire.

Burdman ment avec grâce, invente habilement. Sa pièce aurait pu avoir comme protagonistes deux écrivains moins connus et captiver tout autant. Pourtant, on ne peut affirmer que le choix Sartre-de Beauvoir n'a pas d'impact (il a un impact publicitaire certain, en tout cas), mais ce n'est pas ce choix qui fonde l'intérêt de la pièce. Le spectateur peut réagir à la légende, mais la puissance du théâtre fait qu'il est projeté bien au-delà.

Les personnages, dont l'un, malade et presque aveugle, voit sa vie s'achever, évoluent dans un décor qui rappelle un petit appartement tout juste confortable, bourré de livres et de papiers, et habité d'abord par l'obsession du travail. Une femme, appelée Le Castor, rend régulièrement visite à l'homme qui la nomme ainsi et qui vit dans cet appartement, le tance avec amour, veille tendrement sur lui et échange avec lui des propos qui révèlent l'intensité et les conflits qui caractérisent leur relation. Ils se jouent l'un à l'autre de petites comédies familières, s'en émeuvent, s'en amusent ou s'en inquiètent comme aux premiers moments. Ce ne sont pas tant les références aux débats intimes ou publics de ces deux monstres sacrés qui soutiennent l'attention des spectateurs, ni l'évocation de telle tête d'affiche artistique ou politique; c'est l'adresse de l'auteur à montrer la richesse des personnages à travers le dialogue et à faire progresser une trame dramatique basée sur une vie quotidienne, ou sur des événements qui sont d'abord intérieurs, avec un minimum d'événements extérieurs.

Le jeu est l'un des éléments les plus forts de cette production; l'interprétation de Gabriel Gascon, qui ressemble physiquement très peu à Sartre, était simplement remarquable. Il s'est montré un maître dans l'art d'installer son personnage dans un état second, d'où il ne sortait que par brefs dérapages, où il apparaissait alors grave et aigu comme le tranchant d'une lame. Le corps de Gascon, opposé, par ses lignes anguleuses, à la rondeur sartrienne; ses mains, demesurées, dont les veines saillantes trahissent l'âge et évoquent le labeur: tout cela contribuait à donner un Sartre extrêmement touchant.

Monique Mercure (Simone de Beauvoir) et Gabriel Gascon (Jean-Paul Sartre) dans *Tête-à-tête*. «Le spectateur peut réagir à la légende, mais la puissance du théâtre fait qu'il est projeté bien au-delà.» Photo: André LeCoz.

Comme dans la réalité, hélas!, c'est à Sartre que reviennent la palme et l'importance, au détriment de sa compagne, à qui l'auteur fait plutôt jouer un rôle de faire-valoir. Mais même dans un rôle en apparence moins prestigieux, avec Monique Mercure, on ne s'ennuie pas; elle s'en tirait avec brio. La générosité avec laquelle elle savait prendre la main que l'homme lui tendait valait à elle seule toute la pièce. «Parlez-moi», lui disait-il simplement; et elle raconte, elle se fait Schéhérazade pour leur plaisir à tous les deux, elle devient celle qui ordonne le fouillis grandissant de l'homme que ses yeux privent de plus en plus de lumière.

Les couples célèbres étaient à l'honneur cette année au Café de la Place; on a pu voir quels défis ils peuvent poser au metteur en scène. *Tête-à-tête* fut, de ce point de vue et dans l'ensemble, la production la mieux réussie.

solange lévesque